

UN NATURALISTE ORNAIS

EN NOUVELLE-CALÉDONIE

Lettre de M. LE RAT, d'Alençon, instituteur à Nouméa, à M. l'abbé Letacq.

Parmi les voyageurs naturalistes, dont s'honore le département de l'Orne, M. Le Rat est le troisième, qui explore la Nouvelle-Calédonie. Dès le siècle dernier, notre illustre La Billardière, qui accompagna d'Entrecasteaux dans son voyage à la recherche de La Pérouse, réunit sur la végétation de cette île des matériaux suffisants pour en publier la flore qui parut en 1825 sous le titre de *Sertum Austro-Caledonicum*. A une époque plus rapprochée, Deplanche, d'Argentan, chirurgien de marine, pendant un séjour de près de dix années, étudia l'Histoire naturelle et recueillit de belles collections ethnographiques, qui forment aujourd'hui l'une des richesses du Musée d'Alençon ; ses observations ont fait l'objet de plusieurs mémoires (1).

Puissent les recherches de M. Le Rat apporter à la science une contribution digne de ses aînés ! Ses débuts sont remplis de promesses pour l'avenir. Quelques mois de résidence lui ont suffi pour recueillir de nombreux échantillons d'animaux, de plantes et de minéraux. Il mérite incontestablement des éloges, mais il mériterait bien en même temps, et ce lui serait plus utile, que tous les encouragements plus ou moins platoniques d'avoir part aux crédits accordés chaque année par le Muséum de Paris aux explorateurs scientifiques. Ce n'est pas avec un mince budget d'instituteur qu'on peut s'occuper avec fruit d'Histoire naturelle dans une région comme la Nouvelle-Calédonie ; il faut d'autres ressources. Espérons qu'elles ne lui feront pas défaut. La lettre, qu'il m'écrit, donne un aperçu de ses premières recherches ; on verra que les résultats en sont très satisfaisants.

A.-L. LETACQ.

Nouméa, le 10 novembre 1900.

Cher monsieur l'Abbé,

Depuis près d'une année que je suis en Calédonie, j'ai pensé bien des fois à vous donner de mes nouvelles, mais comme pour d'autres amis, j'ai toujours été forcé de différer. Il faut dire qu'à l'Ecole communale de Nouméa, ce n'est pas le travail qui manque. Contrairement à ce qu'on est en droit de penser, il y a beaucoup plus à faire qu'en France. A Alençon, après mes trois heures de classe le matin et le soir, j'étais libre ; ici, sous un climat assez sain, mais très chaud et plus épuisant, je fais la classe le matin de 7 heures à 10 heures 1/2 et le soir de 1 heure à 5 heures 1/2. Ajoutez à cela une préparation journalière de la classe, et une correction des cahiers de 30 élèves, et vous verrez que ma journée est bien remplie. Bref, je n'ai que le jeudi soir et le dimanche pour me livrer à mon étude favorite, l'Histoire naturelle.

J'ai déjà visité, autant que mes moyens ne l'ont permis, les environs de Nouméa à 20 kilomètres à la ronde. C'est peu, il est vrai, mais pour ce pays c'est beaucoup, car à peine sorti de Nouméa, le voyageur se trouve dans la brousse, s'il s'écarte tant soit peu de l'unique route qui part de cette ville, et fait le tour de l'île, en se continuant à partir de Bourail par un sentier muletier.

De plus toute promenade est très dispendieuse : la plus longue excursion que j'aie faite est celle de Païta, joli site au pied du mont Moa (1.220 m. d'alt.) et situé à 29 kil de Nouméa : cout 24 fr. de voiture et 15 fr. d'hôtel, dîner et coucher, pour ma femme et moi. Il est donc bien difficile, du moins avec mes seules ressources de faire des excursions un peu fructueuses dans la chaîne centrale, où vallées, gorges et montagnes étalent une exubérante végétation tropicale, où chaque localité révèle aux naturaliste quelque nouveauté digne d'intérêt.

Lorsque j'étais en France, je me disais à l'inspection de la carte de la colonie : de tel endroit à tel autre, il doit y avoir 15 à 20 kil., et comme je suis bon marcheur, ce sera pour moi l'affaire d'un jour. Ma déduction faite à 6,000 lieues du pays était complètement fautive. Ici, pour peu qu'on s'éloigne des sentiers muletiers ou canaques, on s'enfonce dans une brousse impénétrable de lantanas, de cassies, de lianes, qui ne cèdent que sous les coups redoublés du sabre d'abatis, et qui réduisent à faire, comme on dit vulgairement 14 lieues en 15 jours.

Malgré cela j'ai visité quelques-uns des endroits les plus remarquables des environs de Nouméa, entre autres la forêt de Yahoué, où j'ai récolté bon nombre de plantes nouvelles pour moi ; des fougères : *Chrysodium*, *Alsophila*, *Cyathaea*, *Blechnum*, *Ophioglossum*, *Adiantum*, *Gleichenia*, etc, etc, toutes rivalisant de finesse et de beauté, quelquefois de bizarrerie ; des Mousses, des Lichens, des Hépatiques, des Orchidés (*Calanthe*, *Liparis* etc), des palmiers et une foule de plantes, dont il m'est impossible de savoir les noms ; le seul livre de botanique que je possède sur la colonie est plus qu'élémentaire.

J'ai fait aussi quelques excursions au col de Toughoué, à 12 kilomètres de Nouméa. L'endroit est très pittoresque : près du pont du Diable, on découvre l'Océan Pacifique et ses nombreux îlots rocheux ou sableux, et à 45 kilomètres environ à l'horizon le phare Amédée, magnifique construction en fer élevée en 1863 pour éclairer la passe de Boulari, par où les navires pénètrent dans la partie la plus calme de la mer, située à l'intérieur de la chaîne presque continue de récifs, qui entourent la Calédonie. A Toughoué, récolte de fougères nouvelles, dont la plupart, ainsi que celles de Yahoué et de toute l'île dignes d'être cultivées dans nos pays d'Europe (fougères arborescentes, fougères lianes, fougères épiphytes) et aussi de bon nombre de petits coquillages terrestres (*Bulimus*, *Helix*, *Cyclostoma*, *Hydrobia*) que j'ai déterminés avec l'ouvrage de Gasnes (*Faune conchyliologique de la Nouvelle-Calédonie*). J'avais acheté ce livre 20 francs avant de quitter Paris.

(A suivre).